

Joyeux, insolents et drôles

Philippe Cadiou

L'école reconduit les croyances et l'autorité du vieux monde mais pas seulement : elle prépare aussi l'individu à changer le monde dans lequel il vit. Elle n'est donc pas prise dans l'autorité et c'est ce qui produit sa condition contemporaine. Le dépassement de l'autorité est interne à la culture. Aujourd'hui on ne se donne pas la possibilité de le comprendre parce que la tradition ne nous sert plus de point de référence. Dans les époques qui nous ont précédées le passé servait de référence à la culture. Quelques individus ayant accès à la culture pouvaient changer la culture, ce rôle était réservé traditionnellement aux intellectuels.

Aujourd'hui la massification de la culture produit un phénomène nouveau que nous sommes à la veille de comprendre. Le social a pris le relais de la subversion de la culture. La révolte des adolescents hérite massivement d'un genre de vie radicalement nouveau. Le passé ne sert plus de référence. La technique s'inscrit dans une appropriation de la nouveauté contre le vieux monde, la contestation ne passe plus par le lyrisme de la révolte et la proclamation d'idéaux neufs mais dans l'appropriation subversive des nouveaux moyens de la technique. La technique est un genre de vie. La littérature comme genre de vie qui était le mode d'être de l'école est devenu obsolète (nous lisons *Calligrammes* d'Apollinaire en admirant déjà la sortie du texte conventionnel). Plus l'école restera campée sur le modèle du dix-neuvième siècle, plus elle produira un mal-être chez les nouveaux entrants dans la culture.

De moins en moins d'adolescents acceptent les règles de l'autorité traditionnelle, non par on ne sait quelle « mauvaise volonté » ou perte des repères, « perte du sens des devoirs » mais par intelligence pure, celle de l'héritage de notre temps. Ces enfants sont les enfants de leur temps. Ils ont compris en un éclair que ses possibilités nouvelles ne passaient pas par l'accumulation forcée du savoir. L'éducation se sépare de plus en plus de la contrainte. Ce n'est pas la fin du langage, c'est l'appel à parler autrement sur de nouvelles durées. La vitesse est beaucoup active, elle annule plus rapidement le vieux monde. L'accélération du langage est plus stylée : messages, circulation des signes, langue texto, téléchargements, compression numérique, haut débit, mise en ligne, mise sous tension permanente, conditions du sujet aujourd'hui. Bien sûr la vitesse des techniques n'annule pas la lenteur des progrès, la vitesse du vieux monde, la vitesse du fondamental. Langages plus directs, réduits, contractés, compactés, économie de moyens, économie d'échelle mais impact plus concentré, intelligence de l'éclair, humour, élégance des économies d'espace. Le zapping fait sauter les temps trop longs, les profondeurs, les temps morts. La « profondeur » est obsolète. Seule compte la vitesse d'exécution, le rythme de déplacement dans la phrase autant que dans l'espace : le slam (lui-même né dans un club de jazz à Chicago) et le rap font du phrasé et du langage une performance permanente. La vitesse comme partenaire du corps, de ses scansion, donne un style – un gai savoir – à la pensée de notre temps : joyeux, insolent et drôle. Accélération des mots, déflagration des jeux de mots, le langage reste ce qu'il a toujours été : le plus grand événement de notre temps. Cette contre-culture du langage, issue de la *beat-génération*, est le style de la plupart des jeunes qui écoutent du rap. La révolte lyrique s'est réfugiée dans la langue des quartiers (elles sont d'ailleurs plusieurs) comme culture urbaine issue de la poésie américaine magnifiquement vivante dans le rap français. La poésie montre qu'il n'y a que du performatif dans la langue. Il n'y a pas de langue mortes mais seulement du vivant qui résonne dans le corps à partir des mots que nous habitons. Il se pourrait que le style de vie des « jeunes des quartiers » soit le plus fidèle, contre toute attente, à ce que nous attendions de la culture au sens le plus traditionnel.